



## **Nulle part où aller**

*Yun Sun Limet*



## **Nulle part où aller**

*Yun Sun Limet*

**L**e tram arrive à son terminus. Le conducteur laisse son regard flotter vers la nuit devant lui, vers les lueurs de voitures sur le boulevard, tandis que tous les voyageurs qui ont été invités à descendre s'éparpillent dans les rues et immeubles alentour. Il quitte alors son poste de conduite pour faire l'habituelle vérification des rames, à la recherche des objets perdus ou des déchets à ramasser. Dans la deuxième rame, un homme est toujours assis. Il dort, la tête appuyée contre la vitre. Il porte un manteau de laine sombre, plutôt élégant, des chaussures de ville. Le chauffeur l'appelle doucement. « Monsieur, c'est le terminus, il faut descendre. » Il n'ose pas le secouer. Mais devant l'immobilité du voyageur, il lui touche l'épaule. « Monsieur, Monsieur, réveillez-vous, vous êtes au terminus de la ligne. » L'homme ouvre alors les yeux. Un air de surprise se mêle à la contrariété. Après quelques secondes, il demande : « Je ne peux pas rester ? Je ne dérange personne si je reste. » Le chauffeur lui répond qu'il a fini son service et que le tram va bientôt être conduit au dépôt. « Mais au dépôt, là non plus, je ne dérange personne. » Le conducteur est embarrassé. « Je n'ai pas le droit de vous laisser. Ce sont les consignes. Les trams vides ne peuvent pas devenir des dortoirs... Rentrez chez vous, Monsieur, c'est le mieux. » L'homme lui dit alors : « Mais je n'ai nulle part où aller. » La phrase est d'une vérité totale, absolue, d'autant plus frappante qu'elle est contredite par ses vêtements, son allure d'homme bien mis. Le conducteur cède alors. Il s'en remet à celui qui mènera les rames au dépôt. « Bon. D'accord. Je fais comme si je ne vous avais pas vu. Au revoir. »

Il trotte jusqu'à l'entrée du métro pour regagner son appartement de banlieue. En descendant l'escalier, c'est toujours l'image de l'homme en noir assis dans le tram vide qui passe devant ses yeux. L'homme en noir dans le tram vide le poursuit jusque chez lui, au moment de se coucher, au moment d'éteindre la lampe de chevet, après avoir fait semblant de lire quelques pages sur lesquelles dansait l'homme en noir. Peut-être aurait-il dû parler avec lui. Lui demander pourquoi il en était là. Lui proposer d'aller prendre un verre, ou même de l'héberger un jour ou deux, le temps de voir venir ? Qu'est-il devenu ? Son collègue l'a-t-il expulsé ? Quel âge peut-il avoir ? Cinquante ans, soixante ans ? L'âge de son père, à peu de choses près.



Plus tard, il n'a pas osé demander si un petit incident s'était produit ce soir-là au dépôt, un homme perdu refusant de sortir. Aucun fait de ce genre n'est revenu à ses oreilles. Sa lâcheté lui fait honte. Il l'imagine quelque part dans la ville, errant.

Il conduit des trams depuis deux ou trois ans. Après quelque temps perdu dans une faculté de second ordre, où il n'a pas même décroché de diplôme de premier cycle, son père lui a intimé l'ordre de trouver du travail. Agent dans une administration fiscale, son père ne connaît que la fonction publique. Alors, il a eu pour mission de passer des concours. Il est entré ainsi à la régie des transports. Cela a rassuré ses parents qui n'ont jamais eu d'autre ambition que de pouvoir rembourser les traites de leur pavillon de 90 m<sup>2</sup> (séjour salle à manger, cuisine, trois petites chambres). Et pour leurs enfants, aucune. Depuis le drame de son frère cadet, mort d'une longue leucémie (sa chambre est devenue un sanctuaire), peu importe, pourvu qu'on soit en bonne santé, qu'on ait quelque chose dans son assiette et un toit sur la tête. Il est en bonne santé, gagne un petit salaire bien suffisant pour sa vie de célibataire et loue un appartement de deux pièces, sans se soucier de rien, il sait qu'il aura un jour le pavillon.

Etre conducteur de tram, c'est en attendant. Même si ses parents ignorent tout de ses ambitions. Il voudrait voyager. Ses études de sciences qu'il a ratées, c'était pour cela, pour aller voir les volcans, les grottes immenses à l'autre bout du monde. Il a cru que cela lui passerait. Et même un temps, sans doute, cela lui a passé. Mais c'est revenu, comme une maladie, cette soif d'ailleurs. Alors il a repris des études à distance. Cela prendra le temps qu'il faudra.

La ligne du tram fait une sorte de cercle qui entoure la ville. Le trajet est ponctué des mêmes signaux, du retour des mêmes monuments, ou carrefours, du départ à son terminus. Il se surprend parfois à guetter dans son rétroviseur, parmi les gens qui attendent aux arrêts, le visage de l'homme en noir. Mais c'est peine perdue. Il regrette de n'avoir pas prolongé le contact avec lui, de ne pas lui avoir tendu la main.

Il s'offre un beau voyage par an, en mettant un peu de côté tous les mois. Mais ce sont des vacances,

pas la vraie vie. Les pays qu'il visite, appareil-photo au cou et crème solaire dans le sac à dos, restent lointains, inaccessibles. Et il revient toujours avec une sorte de nostalgie de n'avoir pas cette autre vie où le voyage aurait une nécessité, un sens.

Il reprend alors son quotidien de conducteur, les sorties avec les collègues, les fêtes de fin d'année organisées par le comité d'entreprise, soirée brésilienne ou antillaise, selon les millésimes, les cadeaux pour ses parents à Noël, éternellement assombri par l'absence du frère, et le « de toute façon, ce ne sera jamais plus comme avant » de sa mère, qui arrive toujours à un moment de la soirée. Et pour changer la conversation, elle se demande d'ailleurs pourquoi il n'a pas encore de petite amie, et que le temps passe, il faut quand même qu'il y songe. La phrase se perd dans les rires entendus de ses petites cousines qui sortent à ce moment de table pour aller lire des magazines dans le canapé.

Le temps passe. Les années passent. Entre la boucle du tram dans la journée, les lectures le soir, les devoirs rendus, les examens ratés, recommencés. Est arrivé le moment où, presque comme un rêve, il a reçu un diplôme, en sciences de la Terre. Est-ce une joie ? Il ne sait même pas. Il l'a dit à sa mère un dimanche dans la cuisine en lavant de la vaisselle avec elle. Elle n'a pas compris tout de suite, puis s'est étonnée. Ah bon ? Mais à quoi cela va te servir ? Il n'a rien répondu et s'est contenté de demander où elle range la cruche à eau.

Son père est décédé subitement dans les semaines qui ont suivi. Une crise cardiaque dans leur petit jardin. Perdue, la mère, complètement perdue. Sa vie a perdu tout sens, c'était son mari le dernier lien avec le fils bien-aimé. Rompu, elle a lâché prise. Il a assisté à la descente sans rien faire. Puis a suivi à nouveau le même chemin vers le cimetière, comme pour le père, entouré des oncles et tantes, des cousines, revenues malgré tout pour l'adieu, certaines avec des enfants déjà.

C'est alors qu'il se dit que plus rien ne le retient à la régie des transports. Qu'il peut enfin tenter l'aventure. Il prend contact avec un de ses anciens professeurs. Un peu trop âgé, déjà, mais pourquoi pas ? Un stage pour une campagne de recherche du côté du Mexique est possible. Six mois, ensuite on verrait.



Six mois de congés sans solde. Il a vendu le pavillon. Ses oncles et tantes n'ont pas compris, l'ont traité de fou, se sont sentis blessés, ont levé les yeux au ciel, heureusement que tes parents ne sont plus là pour voir cela, quel gâchis. Toute leur vie de labeur pourquoi ? Pour des vacances en Amérique du Sud ? Fais attention, tu finiras à la rue. Soudain, entre deux éclats de voix, il revoit la figure oubliée de l'homme en noir au terminus de son tram, avec une netteté qui le surprend. Mais il prend l'avion, et commence sa deuxième vie. Enfin, soupire-t-il, en voyant les nuages s'écarter sur le grouillement urbain de Mexico city.

Il a voyagé. Il a assisté l'un ou l'autre chercheur dans des cavités saturées d'humidité, pris des relevés, cosigné même deux ou trois articles. Son ancien professeur est parti à la retraite. Ses engagements ont été plus difficiles. On lui a conseillé de poursuivre sur une thèse, mais il n'en a plus le courage. On lui a dit de passer des concours d'enseignement. Il les a ratés. Il aivoté. Des piges dans des magazines scientifiques, quelques travaux alimentaires. Et puis des souvenirs qu'il se repasse en fermant les yeux assis dans son fauteuil. Il lui reste encore du pécule de la vente. Il peut voir venir.

Quelque chose un jour s'est cassé. Pour rien. Il a croisé par hasard dans un centre commercial un ancien collègue de la régie des transports. « Ça alors ! Thomas ! » Ils se sont assis à une table d'une cafétéria, près d'un palmier en plastique. Il ne voulait pas, mais il n'a pas pu refuser. De mauvaise grâce il a raconté les années depuis son départ. Et l'autre de s'intéresser, de s'étonner, « Incroyable », « Sacré bonhomme que tu es, qui l'aurait cru ? ». Ils ont parlé des autres, de ceux partis à la retraite, de ceux qui ont réussi. « Oui, Luc, tu te souviens de lui ? Il est à la direction maintenant, un bosseur, mais il n'a pas attrapé la grosse tête, il est resté sympa avec nous. » La source de paroles peu à peu s'est tarie, sont venues les banalités, la femme, les enfants, et toi, rien ? Non, rien. Il avait à faire, il s'est levé, a payé. Lui est resté à la table à songer. Aux possibles. Et l'évidence de son échec lui est apparue dans toute sa crudité. Les néons du centre commercial peut-être jetait sur ses pensées une lumière particulière.

À partir de là, il n'a plus lutté. Les contacts, les demandes aux uns et aux autres, les portes qui se

ferment, s'ouvrent parfois malgré tout, il a cessé. Comme il n'avait droit à rien, du moment qu'il ne cherchait plus rien, le capital restant de ses parents a fondu en peu de temps. Il a assisté à sa chute plus qu'il n'a subi les impayés, les derniers avis avant saisie et expulsion, les interdictions bancaires. Aucun sentiment de malheur, aucune révolte. C'était dans l'ordre des choses.

Un jour, il n'a plus rien. Des papiers d'identité dans la poche. Il a quitté son appartement, vide déjà depuis quelque temps. L'opération s'est passée sans douleur. Il a toujours été très à cheval sur les règlements. On lui a donné deux mois avant expulsion. Les deux mois sont écoulés, très exactement. Il est sorti, a fermé la porte derrière lui, il a jeté les clés dans la boîte aux lettres et sur le trottoir s'est mis à marcher, droit devant lui.

Le soir est venu le surprendre toujours marchant. Il est monté dans un tram et s'y est assoupi. Sans doute n'a-t-il pas entendu lorsqu'il est arrivé au terminus. Une main lui presse l'épaule. « Monsieur, Monsieur, réveillez-vous, vous êtes au terminus de la ligne. » Il ouvre les yeux et découvre le visage d'un jeune conducteur un peu inquiet. « Je n'ai pas le droit de vous laisser. Ce sont les consignes. Les trams vides ne peuvent pas devenir des dortoirs... Rentrez chez vous, Monsieur, c'est le mieux. » Mais je n'ai nulle part où aller.

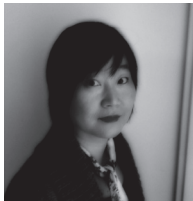


Copyright : Yun Sun Limet (2012)

Graphisme : Françoise Hekkers – Direction Communication, Presse et Protocole  
Fédération Wallonie-Bruxelles

Éditrice responsable : Martine Garsou – Service général des lettres et du livre  
Fédération Wallonie-Bruxelles  
Bd Léopold II, 44- 1080 Bruxelles  
[www.lettresetlivre.cfwb.be](http://www.lettresetlivre.cfwb.be)

Née à Séoul, Yun Sun Limet a vécu son enfance et son adolescence en Belgique. Docteur ès lettres, elle a enseigné à l'université de Paris 8 et à l'UCL. Elle vit aujourd'hui à Paris où elle travaille dans l'édition. Elle a reçu le prix de la Première œuvre de la Fédération Wallonie-Bruxelles pour son roman *Les candidats*. Yun Sun Limet est également l'auteur d'essais sur Blanchot et Cioran.



**Du même auteur :**

*Les candidats*, roman, Paris, La Martinière, 2004  
(rééd. Points)

*Amsterdam*, roman, Paris, l'Olivier, 2006

*1993*, roman, Nice, La Rue de Russie, 2009

*Joseph*, récit, Paris, la Différence, 2012

